Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 61 (1916)
Heft: 4

Artikel: Quelques enseignements de la guerre : l'adresse prime la force
Autor: Cerf, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339800

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quelques enseignements de la guerre.

L'adresse prime la force.

INTRODUCTION

« Malheur à qui s'abandonne. »

Autour de nous la guerre continue ses ravages. Nous autres Suisses, nous attendons, l'arme au pied, la fin du terrible drame qui se joue devant nos yeux.

Mais l'attente se prolonge, l'attente qui trouble les esprits, énerve les courages. Pendant ce temps, de déplorables erreurs s'accréditent dans l'opinion publique et de dangereuses doctrines se répandent dans les masses. Elles y exercent une influence néfaste car, ou bien elles endorment le peuple dans une fausse sécurité, ou bien elles sèment le découragement. Et pourtant, plus que jamais, il faut se garder de l'optimisme béat des uns comme du pessimisme exagéré des autres.

Les premiers, ce sont ceux qui n'ont rien appris et qui s'obstinent dans leurs dangereuses chimères. — « On ne se battra pas ! Désarmons ! » disent-ils sur tous les tons. On connaît ces refrains et l'on sait les malheurs qu'ils ont produits en Belgique et en France.

— On ne se battra pas ! — Qu'en savez-vous ? Etes-vous dans le secret des dieux ? au courant des projets présents et futurs des états-majors des armées qui nous entourent ? — Mais à quoi bon essayer de détromper ces utopistes, de leur dire d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe, de méditer sur le sort des peuples qui avaient placé leur confiance en la valeur des chiffons de papier. Qui ne connaît les paroles de Bismark : « Tous les traités ne valent pas une cartouche ! » Et, hier encore, un célèbre auteur allemand écrivait : « Malheur aux peuples qui n'ont pas soin de leur maison à temps et qui ont compté

sur les combinaisons et les déclarations de papier, car la Puissance seule donne la décision, la Vigilance et la Force seules inspirent le respect de tous les côtés [1] ». — Est-ce clair ? Mais : Il n'y a pire sourd...

— Désarmons ! Démobilisons ! Les puissances qui nous entourent sont nos amies, elles ne nous veulent que du bien. Nous avons droit à leur reconnaissance pour les nombreux service que nous leur rendons, etc., etc. — Des mots que tout cela. Les réalités donnent souvent de rudes leçons aux utopistes. Nous sommes à une époque où il ne faut pas se fier aux apparences, où il ne faut pas être confiants, encore moins être faibles.

Je veux que les hommes sachent que c'est une erreur profonde de croire le danger définitivement écarté. Au contraire, la guerre actuelle est loin d'être finie ; plus elle dure, plus les complications augmentent, plus les sources de conflit deviennent nombreuses, plus notre fierté nationale, notre sentiment de dignité doivent être exaltés [2], lisons-nous dans un de nos ordres de division.

A ce propos également, écoutons les conseils énergiques que donnait le lieutenant-colonel Montaigne à ses concitoyens peu de temps avant la guerre. Il voyait juste, lui aussi, mais, hélas, il ne fut guère écouté !

Désarmer, dites-vous ? Plus que jamais, au contraire, il faut armer. Les pacifistes disent : « La guerre est dévastatrice, meurtrière ». Et au lieu d'exhorter : « Pour vous protéger contre la guerre, pour que vos foyers ne soient pas détruits, vos enfants égorgés, vos filles violées, ceignez vos reins, roidissez vos cœurs ! Soyez forts, soyez courageux ! Armez-vous contre la guerre ! » Ces énergumènes, comme si les maux de la guerre retombaient sur les vainqueurs seuls, crient : « Désarmez vos bras ! Emasculez vos cœurs ! Soyez faibles ! Soyez lâches ! Esclaves, voici le maître, tendez vos poings aux chaînes ! Moutons, voici le boucher, tendez la gorge au couteau [3] ! »

— Mais quand on parle de ces choses, il y a des gens qui vous accusent d'aimer la guerre, de pousser à la guerre. Comme

[1] Sven Hedin : *Un peuple en armes.*

[2] Ordre du commandant de la 2e division : février 1915.

[3] Lieut.-colonel Montaigne : *Vaincre.*

si l'on pouvait aimer la guerre ! Ah ! certes non, nous ne la voulons pas chez nous, la guerre ! Et c'est précisément pour l'éviter à notre Suisse que nous devons plus que jamais fourbir nos armes.

Morale : « Défions-nous du sort et prenons garde à nous ! »

— Les doctrines des *pessimistes* sont plus malfaisantes encore, car elles font perdre à nos concitoyens la foi en eux-mêmes. « Peuple, dis-moi quelle est ta foi, et je te dirai quelle sera ta victoire [1] ! » Nous ne croyons, hélas ! bientôt plus en nous-mêmes. La faute en est surtout aux innombrables tacticiens et stratèges en pantoufles qui nous empoisonnent de leurs sophismes. Gros bataillons, matière et machinisme : voilà les dogmes sur lesquels reposerait dorénavant le nouvel art de la guerre. Conclusion : Nous sommes vaincus d'avance !

Prenons garde ! C'est d'un véritable désarmement moral qu'il s'agit. Si nous ne réagissons pas, on finira par faire de notre peuple « un guerrier découragé sous son armure », pour employer l'éloquente expression d'un écrivain dont le nom m'échappe.

Halte-là ! Il ne faut pas, comme le dit très bien le lieutenant Bally, « laisser s'implanter parmi nos hommes, parmi la nation, ces sophismes imbéciles jetés follement en circulation dans le public [2] ». C'est un des buts du présent travail. Les leçons qui se dégagent des faits de guerre actuellement connus sont de nature à raviver chez nous autres Suisses la confiance, la foi en nous-mêmes. J'en appellerai aux témoignages de ceux qui ont participé à la guerre.

La force prime le droit, paraît-il ! C'est à démontrer. En attendant, je prétends que l'*adresse*, aujourd'hui comme hier, peut, elle, *primer la force*. J'en donnerai des preuves. — Ayons, plus que jamais, conscience de notre valeur. Haut les cœurs !

> Il se peut, que pour nous, sans que nous l'attendions,
> L'heure tragique sonne au clocher de l'histoire [3].

Si, demain, cette heure tragique sonne, une chose est cer-

[1] Lieut-.colonel Montaigne : *Vaincre.*

[2] Lieutenant Bally : *Le tireur du champ de bataille.*

[3] Virgile Rossel.

taine : nous n'aurons pas été les agresseurs, c'est pourquoi, comme on l'a dit très bien, il ne faut pas que nous soyons les vaincus.

Et nous, *soldats*, qui serons au premier rang pour recevoir les coups, si la guerre éclate, nous avons le devoir d'envisager froidement toutes les éventualités et le droit de nous y préparer. Il importe que nous marchions demain au combat avec la conviction que nous sommes à même de remplir victorieusement notre tâche.

Chefs, nous avons en outre le devoir impérieux d'étudier les expériences de nos voisins pour en profiter et en faire bénéficier nos troupes. Avec raison on nous a dit et redit que le but unique de l'éducation et de l'instruction de nos troupes était « la préparation à la guerre ». Mais, pour bien nous y préparer, il faut savoir ce qu'est la guerre et nous efforcer d'en connaître toutes les réalités.

Je n'ai jamais vu le feu, disait à ce propos le lieutenant Bally, j'ignore encore ce que je sentirai le premier jour où j'aurai l'honneur de le subir... Je me demande aussi ce que feront mes hommes, comment je les conduirai, et si alors je n'éprouverai pas l'amère déception de les y avoir insuffisamment préparés !... Je voudrais donc, de toute mon âme, n'avoir à ce moment-là aucun reproche à me faire [1] !

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas, maintes fois, prononcé mentalement de pareilles paroles ? Oui, nous ne saurions nous contenter de suppositions gratuites, des formules techniques apprises sur les champs de manœuvres et dans les livres: il faut chercher à connaître et à nous assimiler les expériences des champs de bataille qui nous entourent.

Cela dit, j'avoue qu'il serait prétentieux de vouloir commenter les événements de la guerre pour en tirer, dès maintenant, des doctrines de combat infaillibles. Telle n'est pas mon intention. La guerre n'est pas finie et elle nous réserve encore bien des surprises. Cependant, il faut reconnaître que les expériences de nos voisins, pendant ces longs mois de guerre, ont profondément modifié certaines méthodes de combat généralement admises et appliquées au début de la campagne de 1914.

[1] Lieutenant Bally : *Le tireur du champ de bataille.*

Des moyens d'attaque et de défense nouveaux ont nécessité la création et l'application de procédés que la tactique réglementaire n'avait pas prévus. Or il est extrêmement difficile de se renseigner. Les belligérants, et cela se comprend, cachent leurs expériences dans un but intéressé. D'autre part, on ne peut qu'ajouter une foi très relative aux innombrables récits et contes bleus qui constituent aujourd'hui une bonne partie de ce qu'on appelle : la littérature guerrière.

Ce n'est pas, dit le colonel Ardant du Picq, dans les «Victoires et Conquêtes » ni dans les rapports officiels, qu'il faut aller chercher les exemples. C'est dans le témoignage sincère des hommes qui ont agi eux-mêmes, et qui, en agissant, ont vu, chose difficile [1] !

Aussi bien est-ce aux témoignages de ces hommes que j'aurai recours pour documenter mon travail. Celui-ci n'est pas autre chose qu'un commentaire des récits de chefs et de soldats qui ont vu et fait la guerre.

A cet égard, un livre très intéressant, paru en France récemment: *Le Tir pour vaincre*[2], m'a surtout incité à entreprendre cette étude. Son auteur, le commandant d'André, n'est pas un théoricien, il a participé à la guerre, il a vu, lui ! Et c'est pourquoi les expériences qu'il a publiées à l'usage de ses concitoyens ont aussi pour nous une grande valeur. Blessé trois fois au début de la campagne de 1914, cet officier a profité des loisirs que lui laissait sa convalescence à l'ambulance de X... pour écrire son livre. Il faut lire dans la belle préface du général Cherfils la disparition tragique du commandant d'André, fait prisonnier le 22 mai 1915, après un siège héroïque soutenu pendant trois jours et trois nuits dans les tranchées allemandes qu'il avait conquises à la tête de son bataillon.

Le *Tir pour vaincre*, du commandant d'André, est non seulement un éloquent plaidoyer en faveur du tir individuel, mais aussi une réfutation de bien des sophismes et préjugés qui ont cours dans l'opinion publique en matière de guerre.

C'est surtout une étude intéressante de la tactique du feu de l'infanterie.

[1] Ardant du Picq : *Etudes sur le combat.*

[2] Commandant d'André : *Le Tir pour vaincre.* (Berger-Levrault, Paris, 1915.)

Il me semble, dit le général Cherfils, que ce petit livre résume parfaitement ce que doit être la préparation complète de l'homme afin de donner le rendement le plus puissant à sa capacité du tir pour vaincre.

— Voilà qui fera notre affaire, car je crois, avec le colonel Ardant du Picq, que :

Le plus menu détail pris sur le fait dans une action de guerre est plus instructif, pour moi, soldat, que tous les Thiers et Jomini du monde, lesquels parlent sans doute pour les chefs d'Etats et d'armées, mais ne me montrent jamais ce que je veux savoir, un bataillon, une compagnie, une escouade en action [1].

Il vaut la peine d'examiner les idées du commandant d'André. Il y a là une source précieuse de renseignements dont nous pouvons faire notre profit.

J'ai trouvé également, sur le même sujet, quelques rares documents provenant de sources différentes. Toutefois, on est plus discret dans le camp adverse et on ne permet sans doute pas, avant la fin de la guerre, de publier des expériences dont la connaissance pourrait être utile au voisin.

Quoi qu'il en soit, je constate que nombre de principes du commandant d'André et surtout ses conseils à l'adresse de ses concitoyens trouveraient chez nous une application immédiate. Je me permettrai donc de reproduire des extraits de son livre, de condenser parfois ses intéressantes idées et d'en faire le « leitmotiv » de mon étude.

En nous inspirant des expériences faites, nous pourrions améliorer encore nos méthodes de tir de combat et augmenter le rendement de notre feu. Des innovations judicieusement choisies et adaptées contribueraient en outre à assurer à notre infanterie une supériorité marquante sur celle de nos voisins.

Enfin, il y a là matière à fortifier la confiance de notre armée en elle-même, et ce n'est pas à dédaigner. Il faut, plus que jamais, que chacun de nos soldats soit convaincu que notre petite armée est ou peut être un instrument de guerre puissant, redoutable, capable de lutter à chances égales avec les masses qui pourraient lui être opposées.

[1] Ardant du Picq : *Etudes sur le combat.*

Si je réussis à faire partager cette conviction à mes lecteurs, le but de ce travail est atteint.

LES EXPÉRIENCES DE LA GUERRE

La revanche du tir.

« Le tir a pris sa revanche, et quelle revanche ! écrit le commandant d'André. On ne croyait qu'à la seule tactique de mouvements. Les rudes hécatombes de l'infanterie au début de la campagne de 1914 nous ont dessillé les yeux à ce sujet.

« Le tir à tuer n'existe que trop [1] ! »

A vrai dire, nous n'en avons jamais douté. Mais il est réconfortant d'apprendre que les réalités de la guerre confirment les principes qui sont à la base de notre « Instruction de tir ». Alors qu'en Suisse toutes nos méthodes, nos prescriptions, nos efforts tendent à faire de nos soldats des tireurs de précision, en France, avant la guerre, on négligeait, paraît-il, cette importante affaire : la formation individuelle du tireur. On en était resté, au point de vue du tir, à la mentalité de 1870.

Aussi, *le tir à tuer* dont nous parle le commandant d'André est, sans doute, celui que pratiquèrent les Allemands aux dépens de ses compatriotes, car il semble bien que ceux-ci, en général, ne connaissaient guère, au début de la campagne, que le *tir à épouvantail.*

L'artilleur français, lui, a fait preuve d'une maîtrise incomparable dans le maniement de son fameux 75. Par contre, le fantassin n'a pas répondu à ce que l'on pouvait attendre du fusil perfectionné et surtout des excellentes munitions dont il était doté.

Il est hors de doute que, pour la plupart de nos fantassins, le tir a été pour ainsi dire inexistant ; le tir « ajusté » s'entend. Nombreux, très nombreux seront les hommes qui, après la guerre, devront avouer n'avoir jamais tiré un coup de fusil en prenant la ligne de mire. Seule une élite semble échapper à cette critique. Et encore [1] !

— On pourrait croire que le commandant d'André pousse

[1] Commandant d'André : *Le Tir pour vaincre.*

les choses au noir. Il n'en est rien. De nombreux témoignages de combattants français viennent confirmer ses déclarations. En voici quelques-unes :

...Encore un bond de 300 mètres. La fusillade crépite. Les shrapnels éclatent avec fracas au-dessus de nos têtes. Nous restons le nez à terre et nous tirons machinalement, sans trop savoir sur quoi !

(Le carnet d'un petit fourrier [1].)

...Trois cartouches restent dans mon chargeur. Je les tire avec ma plus forte hausse, sans rien voir, pour faire comme ceux qui tirent à balle perdue...

Caporal L. de L. [2].

...On s'installe dans les tranchées allemandes (abandonnées) et on tire des milliers de cartouches pour prévenir une contre-attaque...

Maréchal des logis X [2].

...Un sale endroit. Nous lâchions nos coups de fusil à l'aveuglette tandis qu'ils nous visaient comme des pipes à la foire !...

Sous-lieutenant de réserve P. C. [2].

— A quoi bon multiplier ces citations ! Il n'y a pas lieu de mettre en doute les affirmations du commandant d'André.

Les Français tiraient mal ! Voyons ce qu'en pensent leurs adversaires :

...Um 1 Uhr erhalten wir das erste Feuer, raconte le capitaine de landwehr P. O. Höcker. Französische Infanterie hat den Vorort besetzt und wirft den ersten Hagel Schnellfeuer über uns aus... Die Geschosse gehen zischernd über unseren Köpfen in die Baumkronen-st- st-bing-bing- ! Sie halten viel zu hoch, die Herren Franzosen [3]...

— Du même auteur dans une autre circonstance :

...Aber gleichzeitig ist unsere Stellung verraten. Und nun beginnt der Hagel von neuem. — Die schiessen alle zu hoch. Gut gezielte Leute ! Jeder Schuss ein Treffer [3].

— Plus loin :

[1] *Revue hebdomadaire*, septembre 1915.

[2] Charles Foley : *La vie de guerre contée par les soldats.*

[3] Hauptmann Höcker : *An der Spitze meiner Kompagnie.*

...Die Affen da drüben, die können ja gar nicht schiessen. Alles geht zu hoch ! Die Dämlacks treffen ja gar nicht [1] !...

D'un autre témoin. La scène se passe près de Longwy :

...Schliesslich sehen wir über ein Wiesental hinweg eine Anhöhe, auf der die Franzosen sassen. Sie hatten Schützengräben, und man sah nur ab und zu die Köpfe, selten einen dunklen, ganzen Mann, der etwa den Platz wechselte oder beobachtete. Auch in den Büschen am Hang, an den sich unten eine Bahnlinie entlang zog, sassen sie. Es waren winzige Ziele, aber man hatte ja Zeit, um sorgfältig zu zielen. Wir lagen frei und offen im Felde... Die Franzosen feuerten heftig, aber viel zu hoch, es überkam uns darob bald eine gewisse Sorglosigkeit und Nichtachtung. Ihre Maschinengewehre zielten besser... [2].

Ainsi, c'est toujours la vieille histoire des coups trop hauts, « le Hochschuss » qui a déjà tant fait parler de lui dans les guerres précédentes.

On peut se figurer quels peuvent être les résultats d'un pareil tir. Le commandant d'André déplore vivement cet état de choses et en indique les causes.

Tout provient de ce que l'on n'est pas arrivé à convaincre le fantassin de la nécessité d'être bon tireur. Pour singulier que cela paraisse, il est douloureusement exact. On a inculqué au fantassin le mépris du feu. A quoi bon travailler ? On aura toujours des jambes et du cœur pour bondir en avant ! Et va comme je te pousse ! Le canon nous appuie !... On n'ignore pas ce que ce laisser-aller nous coûta au début de la guerre [3] !...

...Au point de vue du tir au but, le fantassin se croyait encore au temps de la poudre noire, à tel point que, nombreux sont les auteurs qui ont osé écrire cette hérésie : « A la guerre on ne vise pas ! » Et d'autres ajoutaient : « Au combat il est préférable de ne pas viser. Le feu est ainsi mieux éparpillé... » A ces apôtres du scepticisme, le Transvaal a répondu. Eux, il est vrai, de répliquer aussitôt : « Mais le Transvaal ne signifie rien ! » L'actualité, en lettres de sang, leur démontre ce qui en est [3].

[1] Hauptmann Höcker : *An der Spitze meiner Kompagnie.*

[2] Albert Leopold : *Im Schutzengraben.* Erlebnisse eines schwäbischen Musketiers.

[3] *Le Tir pour vaincre.*

Cette doctrine funeste eut, jadis, chez nous aussi, ses partisans. Il y a quelques années, elle régissait tous les règlements de tir des armées européennes. Sous prétexte qu'on fait la guerre avec des collectivités et non avec des individus, on n'exerçait guère alors que les feux collectifs ou feux de salves. Le soldat était considéré comme un simple organe d'une sorte de mitrailleuse chargée d'arroser de projectiles aveugles un secteur déterminé. C'était l'époque bénie des théoriciens qui encombraient à plaisir nos « Instructions de tir » de leurs savants calculs de probabilités et de gerbes compliquées. Le tir était tout, le tireur rien !

Les guerres anglo-boère et russo-japonaise portèrent un coup sensible à ces funestes théories « inspirées, dit le colonel Montaigne, par l'ignorance et le mépris de l'homme [1] ».

On tint compte des enseignements de ces deux guerres. Le tir de précision fut remis en honneur et le principe de l'individualité du tireur figura à la base de tous les règlements de tir.

Le règlement français ne fit pas exception, puisque nous lisons à l'art. 2 : « Le tir est une des parties les plus importantes de l'instruction. » Puis, à l'art. 6 : « L'instruction individuelle du tireur est la base de toute l'instruction de tir. »

Il faut croire qu'avant la guerre ces principes restèrent lettre morte.

> Bien rares étaient les corps d'infanterie où le tir était en honneur. Le tir, avouait-on, ça ne flatte pas.
>
> Nulle part, pour ainsi dire, on ne vit pratiquer de véritable tir à tuer... L'homme, bien souvent, n'était-il pas déclaré mobilisable sans avoir été plus de trois fois à la cible [2] ?

En 1912, le lieutenant-colonel Montaigne jetait aussi un vibrant cri d'alarme. Dans une brochure qui fit sensation, il s'élève avec vigueur contre les tendances rétrogrades de l'Ecole de tir française, l'ignorance ou l'apathie des instructeurs officiels.

> Aujourd'hui, dit-il, on revient à la foi ancienne et le tir indivi-

[1] Lieut.-colonel Montaigne : *Le Tir à tuer.*

[2] *Le Tir pour vaincre.*

duel cesse d'exister. On ne pense pas que l'habileté du soldat, comme tireur, soit un avantage si précieux qu'il vaille la peine de s'en préoccuper, et l'on ne s'en préoccupe pas [1] !

On connait les suites !

Il serait intéressant d'examiner également le tir et les expériences de nos autres voisins. Cela nous conduirait trop loin. D'ailleurs, les documents font encore défaut. Il est certain, toutefois, qu'en Allemagne, comme en Autriche et en Italie, le tir individuel de précision était très apprécié avant la guerre ; les armées de ces puissances s'y entraînaient consciencieusement. Des renseignements de sources sûres permettent d'affirmer que, dans tous ces pays, la guerre a mis en évidence la grande importance du tir ajusté et qu'on cherche chaque jour à perfectionner son rendement. Je ne citerai qu'un cas.

Dans la *Revue militaire suisse* du mois d'août 1915, l'auteur de l'excellent article « Impressions d'Allemagne » dit, en parlant du tir des Allemands :

> Le règlement allemand fait dépendre la supériorité de la correction et de la précision du tir, et non pas de son intensité. L'instruction du temps de paix est donnée avec une telle minutie qu'elle ne s'évanouit pas sur le champ de bataille.

Qui ne connaît, d'ailleurs, les exploits des « Fritz » allemands ou des « Kaiserjäger » autrichiens, tireurs redoutables dont les Français ou les Italiens parlent avec une respectueuse admiration ?

Quant à nous, Suisses, nous n'avons heureusement pas attendu les expériences de la guerre pour accorder au tir individuel de précision les soins qu'il mérite ! Sous ce rapport, nous jouissons d'une réputation que nous ne saurions trop nous efforcer de conserver et... de mériter ! On lit avec plaisir, dans un livre français, des paroles élogieuses telles que celles-ci :

> Le « tir à tuer » fait œuvre efficace et, propagé à outrance, rend le faible égal au fort. C'est à lui que la petite Suisse doit d'être en réalité une grande nation, un Etat puissant, respectable entre tous [2].

[1] Lieut.-colonel Montaigne : *Le Tir à tuer.*

[2] *Le Tir pour vaincre.*

Les Allemands ne nous tiennent pas moins, eux aussi, en haute estime dans ce domaine et j'espère que tous nos autres voisins en font de même ! Il faut lire à ce propos l'article de l'*A. S. Militär Zeitung* (N° 36, 1915) intitulé : « Würdigung unseres Schiesswesens ». Un Allemand, élevé en Suisse où il a appris à tirer, est mobilisé. Il rentre donc en Allemagne et s'exerce au tir avec sa compagnie avant de partir pour le front. Le capitaine, en voyant les brillants résultats de notre tireur « suisse », le nomme séance tenante, paraît-il, sous-officier instructeur de tir de la compagnie. Et le capitaine déclare à ses hommes :

Dass die Schweiz infolge ihres Schiesswesens und ebenso durch den freiwilligen militärischen Vorunterricht von allen Staaten auf dem Gebiete des Schiesswesens den ersten Rang einnehme !

Le correspondant qui relate le fait ajoute :

Die schweizerischen Kenner der Verhältnisse werden diese Sätze mit etwas gemischten Gefühlen gelesen haben ; jedenfalls werden sie kaum in der Lage sein, das darin enthaltene bedingungslose Lob vorbehalten zu unterschreiben.

GUERRE DE MOUVEMENTS

« Tout le monde voulait manœuvrer, personne ne voulait plus se battre [1] ! »

Le commandant d'André critique la « guerre de mouvements », la manœuvre dont on a abusé au détriment du feu.

L'infanterie n'avait préparé qu'une guerre de mouvements, mais elle avait oublié d'éclairer sa lanterne... Seul le mouvement en avant comptait ! A ces utopistes, les tranchées de 1914 ont répondu !

A cet égard, il est intéressant de comparer notre règlement avec le règlement français.

Règlement suisse : « Le combat a pour but la destruction de l'ennemi. (Art. 225.) Le feu est le principal moyen de lutte ; le mouvement, en le rapprochant de l'ennemi, permet de le rendre toujours plus efficace. » (Art. 226.)

[1] *Le Tir pour vaincre.*

Règlement français : « L'action par le feu n'a qu'un but : faciliter le mouvement. » (Règlement tir français, Avant-propos.)

C'est cette tendance du règlement français que combattait le lieutenant-colonel Montaigne quand il écrivait en 1912 : « Je vise le « tir à tuer » et le règlement le « tir à marcher [1] ».

Avec cette mentalité on en arriva à créer une tactique de mouvements qui faisait merveille sur les champs de bataille du temps de paix. Quand il n'y a pas de balles dans les fusils « on peut faire de si belles choses, exécuter de si beaux mouvements, inventer de si ingénieuses manières de combattre dans les camps de manœuvres [2] ! »

A la « tactique à tuer » on préférait la « tactique à faire peur », celle qu'on utilisait en manœuvres et qu'on étudiait dans les « Kriegspiele » du temps de paix, où l'on ignorait tout de l'homme, de l'arme et du terrain.

« *Trop de tirailleurs, pas assez de tireurs* », écrit à ce propos le général Cherfils.

La conversation des blessés est la mine inépuisable de tous les enseignements, même en tactique. La guerre redresse toutes les erreurs de notre ancienne préparation militaire. Celles qui étaient les plus graves étaient : la ruée à la baïonnette à tout propos et le mépris du tir de l'ennemi, puis la négation de l'efficacité de notre propre tir. Une erreur entraînait l'autre, et toutes les deux engendraient une indifférence totale pour le tir, tombé dans l'abandon le plus coupable. La guerre a changé quelque chose à l'ancienne formule de la victoire. Autrefois, pour vaincre, il suffisait de n'avoir pas peur d'être tué. Les armes de précision ont modifié cet adage devenu d'une sagesse insuffisante. Avec les armes de précision, le tir peut être précis, et, s'il le peut, *il doit l'être*. Il ne s'agit pas de se faire tuer, il faut tuer l'adversaire [3].

— Les Français ont dû faire de dures expériences, chèrement payées au début de la guerre. Faut-il en conclure que, sur les champs de bataille, tout mouvement est désormais impossible et qu'il faille préférer la défensive à l'offensive ? Que non pas !

[1] *Le Tir à tuer.*

[2] Ardant du Picq : *Etudes sur le combat.*

[3] *Echo de Paris* : 4 février 1915.

On a osé dire : Le tir paralyse le mouvement en avant. Le tir des mazettes, oui ! mais celui des bons tireurs, non ! puisque ce dernier faisant place nette devant les fusils est irrésistible.

Il est tout mouvement au contraire...

Si notre homme— que nous voulons adroit au tir— va de l'avant, c'est d'abri en abri, non pas pour se protéger (mentalité défensive) mais pour mieux ajuster son coup de feu (mentalité offensive). S'il avance, c'est non pas pour faire peur à son adversaire et le faire fuir, mais pour être plus près, tirer mieux et plus juste, tirer plus vite et à coup sûr [1].

— Peut-on demander une meilleure confirmation de la valeur des principes de notre règlement ?

OFFENSIVE OU DÉFENSIVE ?

On parle beaucoup en ce moment de la « faillite de l'offensive ». Il est ridicule de vouloir dès maintenant solutionner une question qui n'est pas mûre, et pour cause ! Tout au plus peut-on se permettre de chercher à l'élucider en comparant les faits de guerre actuellement connus.

Un correspondant français s'y est essayé dans un article de la *Revue militaire suisse* intitulé : « Le règlement français à l'épreuve de la guerre. »

Français et Allemands, dit-il, se sont admirablement conformés à ce principe (principe de l'offensive). Ils se sont rués les uns sur les autres avec un admirable courage et un acharnement qu'on ne saurait méconnaître [2].

Mais si de brillants succès ont couronné, au début du moins, l'application de la doctrine de l'offensive, de non moins retentissants échecs ont compromis depuis lors l'infaillibilité de ces principes universellement reconnus.

Une chose certaine, c'est que, dans tous les cas, succès et insuccès ont été chèrement payés !

La théorie absolue de l'offensive tactique dans tous les cas et à tout prix a coûté aux armées françaises comme aux Allemands, la

[1] Commandant d'André : *Le Tir pour vaincre.*

[2] *Revue militaire suisse* : E. Balédier.

fleur de leur jeunesse de première ligne, tant en officiers qu'en soldats [1].

Du côté allemand, un témoin précédemment cité, reconnaît aussi que l'application intégrale du « Drang nach Vorwärts, Vorwärts auf den Feind, koste es was es wolle » du règlement a été « la cause de lourdes pertes dans la guerre actuelle ». (*Revue militaire suisse*, août 1915.)

Il y a des obstacles qu'aucune offensive ne saurait briser.

Il est inutile d'illustrer cette vérité par des exemples qui ne sont que trop connus. L'évolution de l'art de la guerre nécessitée par la puissance du feu, l'utilisation du terrain et des fortifications passagères, a redonné à la défensive une puissance insoupçonnée. Et cette constatation, quoi qu'on en dise, n'est pas pour nous déplaire à nous autres Suisses. Il est moins que jamais question, bien entendu, de nous abriter derrière de formidables et coûteuses *fortifications permanentes* qui, elles, ont fait une incontestable « faillite » en Belgique et en Pologne. Mais nous devons savoir nous plier aux nouvelles circonstances et les utiliser pour les besoins de notre cause. Il faut de plus en plus entraîner nos hommes dans le *maniement de leurs armes et des outils de pionniers*. Et, tout en continuant à leur inculquer la mentalité nettement offensive dont parle le commandant d'André, il est bon de les familiariser avec des principes de la défensive à outrance qui peut nous être imposée. Ceux-ci, du reste, ne sont pas nouveaux, ils se résument comme suit :

a) Un bon tireur ne se laisse jamais aborder ni déloger de la position qui lui est confiée.

b) Toute position est imprenable quand elle est défendue par des soldats dignes de ce nom.

C'est sans doute ce que veut nous rappeler le (pseudo) colonel de Payerne quand il écrit :

La Suisse, observons-le en passant, est désormais inattaquable, par des forces même quatre fois supérieures à celles qu'elle peut mettre en campagne [1].

— Prenons ces paroles pour ce qu'elles valent. Il n'en est

[1] Colonel de Payerne (pseudonyme) : *La Guerre actuelle.*

pas moins vrai que cette nouvelle leçon de la guerre n'est pas faite pour diminuer la confiance que nous devons avoir en nous-mêmes. Cette constatation mérite d'être connue, car elle est réconfortante.

TOUT POUR LES CANONS... RIEN POUR LES AUTRES !

L'artillerie fait toute la besogne et l'infanterie ne marche que quand celle-ci lui dit : « Madame est servie. » [1]

Une opinion très répandue veut que seuls les canons, gros et petits, et les mitrailleuses fassent de la besogne utile dans la guerre actuelle. A eux, le monopole exclusif du feu ! Le fantassin serait de plus en plus relégué à l'acte du choc à la baïonnette et n'aurait plus que l'honneur d'être... cible ! Cette opinion, d'importation étrangère, trouve, hélas, créance chez nous et passera bientôt à l'état de dogme dans certains milieux. Elle s'explique peut-être chez nos voisins de l'ouest, mais non au pays de Guillaume-Tell.

Nous avons vu, en effet, que l'infanterie française s'était fait une mauvaise réputation dans l'emploi de son tir. Pendant ce temps, par contre, l'artillerie jouait un rôle extrêmement brillant et se créait une réputation justifiée. Quant aux fantassins, ils ne comptaient plus désormais que par « le nombre de leurs jambes et la longueur de leurs baïonnettes ! » Les comparaisons ne manquèrent pas de se produire et l'on en tira les conclusions que nous connaissons. C'était inévitable, mais cela ne prouve rien. Le fantassin mauvais tireur manque de confiance en soi-même ; incapable, il s'en remet aux autres, canons, mitrailleuses, avions, etc. pour faire sa besogne. Après quoi, il ne lui resterait qu'à bondir à l'assaut pour occuper le terrain ainsi déblayé. Cette nouvelle méthode de combat est par trop simpliste.

Pas de ça, mazettes ! s'écrie le commandant d'André. Réduire le combat, désormais, à un duel d'artillerie, suivi d'une ruée de baïonnettes ! Non et encore non ! Le dernier mot sera toujours à l'infanterie, celle des vrais fantassins, celle des vrais tireurs ! Que

[1] Commandant d'André.

parfois, dans les cas particuliers de la guerre de tranchées, par exemple, l'infanterie n'ait plus qu'à bondir pour donner le coup de bélier final, aussitôt que l'artillerie lui aura ouvert la brêche, rien de plus juste. Mais exciper de cette guerre de tranchées, très spéciale, pour en déduire la formule du combat de demain serait la plus dangereuse des utopies. [1]

— C'est le bon sens même. L'artillerie accomplit sa besogne et non toute la besogne. Bouleverser les obstacles, barrer les issues du champ de bataille, en un mot, soutenir l'attaque de l'infanterie : voilà sa tâche. Pour cela donc, il faut des canons de tous calibres. En avons-nous ? Certainement, et de bons, avec lesquels nous pouvons faire de l'excellent travail. Et si les tout gros nous manquent peut-être, nous croyons qu'au moment voulu la lacune serait bientôt comblée par ceux de nos voisins qui deviendraient fatalement nos alliés pour combattre l'envahisseur de notre territoire, quel qu'il soit.

Quant aux mitrailleuses, on ne saurait trop en multiplier le nombre. Il n'est pas inutile de faire observer que cette arme fait, elle aussi, partie de l'infanterie moderne. Elle l'accompagne partout, utilise ses munitions, emprunte ses procédés de tir. Pour être vraiment efficace, cette arme doit être confiée non pas à un gâte-munitions, mais à un tireur d'élite qui tire la balle ajustée. Ainsi comprise, ce n'est pas autre chose qu'un fusil automatique perfectionné aux mains d'un bon tireur.

D'ailleurs, ces distinctions sont parfaitement oiseuses. Toutes les armes sont solidaires sur le champ de bataille moderne et leur liaison intime, absolue, est la première condition du succès.

LA BAIONNETTE

« C'est la baïonnette qui s'emmanche au fusil... et non l'inverse [1]. »

On a également beaucoup exagéré, chez nos voisins, l'importance du combat à la baïonnette. Voyons ce qu'en pense le commandant d'André.

[1] Commandant d'André : *Le Tir pour vaincre.*

Il y a eu tendance, dans ces dernières années, à vouloir diminuer l'importance du feu de l'infanterie. Cette déplorable thèse n'a que trop souvent amené le fantassin à prendre son fusil pour un simple « manche de baïonnette ». L'école qui propageait cette hérésie dans la nation a peut-être cru, cependant, par là, favoriser l'offensive. Faisons crédit à sa bonne foi, mais reconnaissons qu'elle a eu tort. Elle a fait, en réalité, œuvre néfaste [1].

— L'escrime à la baïonnette avant le tir ? C'est une mentalité du bon vieux temps.

En 1913, le chroniqueur français de la *Revue militaire suisse* s'élevait contre la tendance de plus en plus marquée de considérer, en France, la baïonnette comme l'arme principale du fantassin :

On a l'air de croire au combat à la baïonnette, à son utilité, écrivait-il. On veut avoir l'air d'y croire, devrais-je dire. Ce n'est pas le moment d'y songer quand nos fantassins, qui ont besoin d'être bons tireurs, qui ne savent pas se servir de leur fusil comme arme de jet, ce n'est pas à ce moment qu'on peut songer sérieusement à leur apprendre à s'en servir comme arme blanche. Toute cette réglementation de l'escrime à la baïonnette est un trompe-l'œil de plus, ce n'est pas par des moyens de cette sorte qu'on prépare une armée à la guerre. (*Revue militaire suisse*, mars 1913.)

— Il paraît que, tout au début de la guerre, on vit quelques belles charges à la baïonnette, du côté français s'entend. Mais, à ce qu'on dit, les expériences auraient été cruelles et... concluantes ! Il faut lire dans le « Tir pour vaincre » comment les Allemands s'y prenaient pour frustrer la baïonnette de leurs adversaires et « amener la *furia francese* à donner dans le panneau qui lui était tendu. Un livre s'écrira, sans doute, après la guerre, sur ce sujet, pour relater ces faits que déjà ont racontés nos blessés [1] ! »

Et le commandant d'André s'écrie :

Quand donc ferons-nous confiance au feu de nos fusils ? Soldats, que faisions-nous de nos cartouches ? et nous, chefs, que faisions-nous de nos soldats [1] ?

[1] Commandant d'André : *Le tir pour vaincre.*

Actuellement, les combats à la baïonnette sont l'exception. Ils sont presque partout remplacés par des attaques à coup de *grenades à main*. Les témoignages des combattants authentiques sont concordants à ce sujet.

On ne s'aborde presque jamais à la baïonnette, c'est tout à fait exceptionnel, et heureusement, car dans de pareils moments la tension nerveuse est tellement épouvantable qu'aucun soldat ne résisterait à trois mois de guerre [1].

(Récit d'un soldat.)

— Quelles conclusions tirer de ces faits ? Est-ce à dire que les charges à l'arme blanche, de la cavalerie comme de l'infanterie, doivent être à jamais exclues du combat moderne ? Je ne le crois pas. La baïonnette trouve toujours à s'employer dans les combats de nuit, par le brouillard, dans les bois, etc. L'escrime à la baïonnette, quand on dispose du facteur temps, ne doit pas être négligée dans la formation du soldat. C'est d'abord un excellent exercice de gymnastique et d'assouplissement. Elle fortifie l'assurance de l'homme, augmente sa confiance en lui-même et stimule son esprit d'offensive et de décision. Un fantassin doit avant tout savoir *tirer* ; mais pour être vraiment complet, il doit aussi manier adroitement sa baïonnette et avoir la volonté, pour m'exprimer comme le lieutenant-colonel Montaigne : « d'aller la planter dans la poitrine de l'adversaire que son feu n'aurait pas démoli [2].»

En résumé, dit fort bien le commandant d'André, il appartient à l'officier d'infanterie de se bien pénétrer de ces deux moyens d'action qu'il doit toujours avoir en main : le *feu* et le *choc*, de façon à savoir se servir, à bon escient, au moment propice, de l'un ou l'autre ou des deux à la fois, suivant le cas [3].

Un mot encore. Nos hommes se font souvent une idée fausse des combats à la baïonnette et se croient volontiers en état d'infériorité. On leur a par trop fait croire que notre baïonnette ne valait rien, que leurs adversaires éventuels seraient tous de redoutables escrimeurs et que sais-je encore ! Erreur !

[1] *Gazette de Lausanne* du 30 janvier 1916.

[2] *Le Tir à tuer.*

[3] *Le Tir pour vaincre.*

Dans le combat corps à corps l'arme n'est rien, l'homme est tout. Nos pères, qui s'y connaissaient, faisaient de la rude besogne avec leurs massues rudimentaires dans les rangs des chevaliers munis d'armes perfectionnées. D'ailleurs, les Français eux-mêmes, qui passaient pour posséder la meilleure baïonnette du monde, ne sont même plus d'accord sur sa valeur.

Un des leurs, le commandant de Civirieux, écrit :

En France, la baïonnette est une petite épée, trop lourde et trop longue. Elle pèse sur l'extrémité du fusil et ne convient pas aux combats corps à corps tels qu'ils se livrent dans les tranchées étroites. Sans doute sera-t-elle un jour transformée en un poignard-baïonnette, à l'imitation de celles en usage dans plusieurs armées étrangères. (La Bataille, *Je sais tout*, janvier 1916.)

Ces paroles m'ont bien un peu étonné, mais... tout évolue ! Quant aux escrimeurs à la baïonnette, de quel côté seraient-ils le plus nombreux actuellement ? Les rôles ne sont-ils pas intervertis ? Je suppose qu'ils seront plutôt clairsemés (ces escrimeurs d'hier), dans les armées qui pourraient nous être opposées demain, et pour cause !....

Enfin, s'il en est encore parmi nous qui doutent d'eux-mêmes, je les invite à méditer la fière réponse d'un jeune tireur américain à quelques grands gaillards qui l'avaient provoqué à un match de tir, belles paroles que rapporte le commandant d'André dans son « Tir pour vaincre » :

Vous pouvez même me venir dessus à la baïonnette... Pour moi, elle me laisse indifférent. La baïonnette ne fait peur qu'aux imbéciles ou aux lâches. Moi ? pourvu que j'aie le temps de changer de chargeur, je vous aurai l'un après l'autre, tous, tant que vous serez!... Et remarquez-le : moi, je ne prends même pas de baïonnette, ça alourdit mon tir. Venez-y donc [1] !

— Brave petit Américain ! Il mériterait d'être... Suisse !

QUANTITÉ OU QUALITÉ ?

« Le Bon Dieu est du côté des gros bataillons ! »

Parmi les dogmes du nouvel art de la guerre qu'on voudrait nous imposer, il n'en est pas de plus généralement admis que

[1] *Le Tir pour vaincre.*

celui de la prédominance des masses et du matériel. Gros canons, gros bataillons. Effectif et technique ! Tout est là ! Les hommes ne comptent plus que par leur nombre ! Si de pareilles théories sont vraies, il ne nous reste qu'une chose à faire, à nous autres, Suisses : Poser nos armes, croiser les bras et nous résigner à la fatalité, nous sommes vaincus d'avance !...

— Eh bien, non, mille fois non ! Le dogme est faux. Les apparences sont trompeuses et il ne faut rien préjuger. On connaît l'histoire du « rouleau compresseur ». Il y en aura peut-être d'autres. Attendons la fin de la guerre ! Pour le moment, voyons ce qu'en pensent les professionnels :

Le journaliste ne voit souvent, d'un coup d'œil superficiel, que le rendement de la matière (mécanisme ou rendement) qui l'hypnotise. Il n'entend qu'une cloche !... Il en arrive bientôt à n'attirer presque exclusivement l'attention du lecteur que sur le nombre et la puissance du matériel : bateaux, canons, dirigeables, force de destruction d'un nouvel explosif, etc., etc., — mécanisme et pyrotechnie — le tout pour faire pendant à la masse des effectifs, des corps d'armée à mouvoir ; en un mot : la matière. Et c'est ainsi que l'opinion publique, trompée par la lecture quotidienne d'un journal à un sou, en oublie l'homme [1].

Ces théories ne sont pas neuves. Elles reviennent périodiquement dans l'histoire, après avoir subi d'éclatants démentis.

Le facteur homme domine à la guerre, et de cent coudées, tous les autres facteurs [2].

Le célèbre écrivain militaire Ardant du Picq écrivait jadis ces paroles qu'on croirait datées d'aujourd'hui :

La théorie des gros bataillons est une théorie honteuse. Du plus petit au plus grand orateur, tout ce qui parle militaire aujourd'hui, ne parle que des masses. Et dans les masses, l'homme disparaît. On ne voit plus que le nombre ; on oublie la qualité, et cependant, aujourd'hui comme toujours, la qualité seule fait, en somme l'action réelle [3].

[1] Commandant d'André : *Le Tir pour vaincre.*

[2] Lieut.-colonel Montaigne : *Vaincre.*

[3] Ardant du Picq : *Etudes sur le combat.*

Bernhardi, lui aussi, préconise nettement la qualité plutôt que la quantité. Voici quels sont ses principes, résumés par le colonel Feyler sous le titre : « La doctrine stratégique allemande et l'état-major allemand » :

L'armée recherchera la supériorité d'aptitude manœuvrière. C'est plus important que le nombre. On organisera et instruira les troupes actives de façon à obtenir la victoire. On préférera la qualité à la quantité. On préparera surtout l'infanterie, la meilleure du monde au point de vue tactique et l'on n'utilisera dans la campagne décisive que des formations parfaitement préparées. Tels sont, très sommairement traduits, dit le colonel Feyler, les principes fondamentaux de Bernhardi. On remarquera qu'ils ont servi de base à toutes les dernières réformes militaires de l'empire allemand [1].

L'histoire fourmille d'exemples qui nous permettraient de prouver qu'en guerre la qualité a toujours fini par l'emporter sur la quantité. Les campagnes des grands généraux Alexandre, Annibal, César, Napoléon, les victoires célèbres des vieux Suisses, nos aïeux, qu'est-ce, sinon le triomphe éclatant de la qualité sur la quantité ? de David contre Goliath ? — On m'objectera peut-être que les temps ont changé ; on me citera le sort tragique de la *Belgique*, de la *Serbie*, du *Monténégro*. L'objection a sa valeur, sans doute, mais des réserves s'imposent. La Belgique, était-ce bien la qualité ? On peut admirer, à juste titre, l'héroïque défense de ce petit peuple qui a dû lutter dans des conditions tout à fait défavorables. Ceux qui connaissent bien l'état des choses en Belgique, avant la guerre, vous diront que cette nation a été surprise en plein rêve pacifiste. Divisée par les querelles des Flamands et des Wallons, affaiblie par les doctrines des antimilitaristes, tout absorbée par son commerce et son industrie, la nation se croyait à l'abri derrière le rempart de ses forteresses. Elle ne prêtait qu'une oreille distraite à ceux qui l'avertissaient du danger chaque jour plus menaçant. L'armée, peu populaire, méprisée presque, insuffisamment armée et organisée, devait pâtir de cet état de choses. C'est pourquoi on ne saurait trop admirer les exploits, la défense acharnée de cette armée belge engagée dans une lutte inégale.

[1] *Journal de Genève* du 26 janvier 1916.

Quant à la Serbie et au Monténégro, ils ont été victimes de circonstances qui dépassent la limite des forces humaines. Il ne faut pas oublier que la Serbie a battu deux fois à plate couture les Autrichiens bien supérieurs en nombre et les a rejetés au delà de ses frontières. On dit que ces deux campagnes présentent, à l'usage de notre pays, les plus admirables leçons de stratégie et de tactique qu'on puisse imaginer. Attaqués de toutes parts par de formidables voisins, trahis ou abandonnés par leurs alliés, ces deux pays ont fini par succomber, écrasés par la fatalité. Mais *il est des défaites qui honorent les vaincus et qui valent des victoires*. Nous en avons connu, nous autres, Suisses, à Marignan, à Saint-Jacques, etc. Les nations qui les subissent se relèvent plus fortes que jamais. Il faut espérer que ce sera le cas pour les vaillants petits peuples que je viens de citer.

Dieu veuille que la lutte ne nous soit pas imposée un jour dans des conditions aussi défavorables. Tout est possible, sans doute, mais notre situation stratégique nous permet de croire, d'espérer que la résistance acharnée que nous opposerions à l'envahisseur, quel qu'il soit, nous procurerait des victoires qui ne seraient pas stériles.

LES MASSES

Un mot encore. On a beaucoup parlé des attaques en masses, en colonnes profondes, de l'un ou l'autre des belligérants. Serait-ce encore une trouvaille de la tactique nouvelle ? Du côté allemand, un témoin les nie ou cherche à les expliquer :

Les Allemands ne sont pas revenus au temps de la pique et du javelot ; « l'attaque en masses profondes » des journaux c'est l'attaque en profondeur, dont les échelons (réserves) sont assez près les uns des autres pour renforcer la première ligne (ligne de feu) en temps utile... Ces lignes de tirailleurs, successives et toujours plus rapprochées apparaissent, vues de la position ennemie, comme une masse compacte. C'est ce qui a donné naissance à la légende de la phalange antique ressuscitée [1].

[1] « Impressions d'Allemagne », *Revue militaire suisse*, août 1915.

— Dans les camps adverses, on affirme qu'en maintes occasions les Allemands ont tenté des attaques avec des soldats groupés en masses compactes. C'est possible. Les troupes de première ligne des belligérants ont été anéanties en partie dans les premières batailles. Elles ont été remplacées par des troupes de seconde et même troisième lignes qui, dit-on, sont peu sûrés et n'ont en tout cas pas la cohésion des premières. Pour procurer à ces guerriers improvisés la cohésion indispensable, on aura dû, souvent, renoncer à l'ordre dispersé et se contenter de l'ordre serré des colonnes profondes, *la masse* qu'Ardant du Picq appelle *l'enfance de l'art.*

« Toute troupe qui se resserre pour combattre est une troupe dont le moral faiblit [1] », dit cet écrivain. Napoléon, dans ses dernières campagnes, a, lui aussi, utilisé la tactique des masses qu'il condamne dans ses mémoires.

Lorsque les bonnes troupes furent usées, explique à ce sujet Ardant du Picq, lorsque les généraux ne crurent plus obtenir de leurs jeunes soldats des attaques solides en dispositions tactiques, ils essayèrent la masse, revinrent à la masse, qui est l'enfance de l'art, une sorte de moyen du désespoir [1].

D'ailleurs, si l'on en croit le commandant d'André, les Allemands, en certaines occasions, pouvaient impunément se payer le luxe de faire des attaques en masses. Même en formation serrée, plus on approche, moins il y a de danger d'aborder une troupe de fantassins qui pratiquent le tir à épouvantail, le tir à faire peur, qui expédie les balles au diable, par-dessus la tête des assaillants.

Les Allemands en auront sans doute fait l'expérience et c'est pourquoi le commandant d'André conclut laconiquement : « Faut-il que l'ennemi fasse peu de cas de notre feu d'infanterie pour avoir osé aborder nos poilus dans d'aussi vulnérables formations [2] ! »

Dans ces conditions, des attaques en formations même quelconques ne pouvaient que réussir. L'attaqué n'aura sûre-

[1] Ardant du Picq : *Etudes sur le combat.*

[2] *Le Tir pour vaincre.*

ment pas attendu l'abordage pour tourner le dos, car « La maladresse au tir engendre, chez le combattant, le sentiment de son incapacité, de sa faiblesse, d'où pusillanimité et lâcheté [1] ».

Opposez au contraire à ces vagues humaines quelques tireurs calmes, sûrs d'eux-mêmes, des mitrailleuses pointées par des hommes d'élite et de sang-froid, c'est la destruction instantanée de la masse, la victoire inmanquable, complète, de la qualité sur la quantité ! Il n'y a pas de meilleure démonstration de la valeur du tir de précision, du tir à tuer, ou, pour me servir d'une heureuse expression du commandant d'André « du tir rédempteur qui rend le faible égal au fort ».

[1] *Le Tir pour vaincre.*

(A suivre.) Major A. Cerf.